



Petit Courrier des Dames
Rue Meslee N^o 25.
Costume de deuil de Cour.



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o. 25

Blouse de gros de Naples fichu de crêpe, Chapeau de gaze orné de fleurs.

542

N^o 2

CO

C
C

des

www

Co
dont
Pr

50
1 f

AU
Chez
St
MAR

Che

Che

Che
Lo

www

C

Par
naï
la j
sur
lequ

5829

(IV^e ANNÉE.)

N^o XXI.—TOME VII.

161

15 OCTOBRE 1824.



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes

des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 3 $\frac{1}{4}$, *Rathbone place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

Qu'il était charmant le jeune Édouard, lorsqu'il vint à Paris pour la première fois ! Il avait encore toute cette grâce naïve, qui semble servir d'intermédiaire entre l'adolescence et la jeunesse. Ses beaux cheveux blonds, jetés négligemment sur le côté de la tête, découvraient un front d'albâtre, sur lequel semblait tracé un avenir de gloire et de félicité; et, si

ce front si joli se troublait de quelque rougeur subite, elle était inspirée par un simple regard de la beauté, par la plus légère atteinte de la coquetterie; aussi l'innocence d'Édouard était-elle le plus grand des torts que la société pût lui reprocher jusqu'alors.

Tel était Édouard à dix-huit ans, lorsqu'il arriva chez moi; muni de lettres de recommandation; sa jeunesse, sa beauté, sa gaucherie peut-être, m'intéressèrent à lui. J'essayai d'adoucir par un accueil amical l'embarras d'une première présentation; mais le bon jeune homme ne put que balbutier en me parlant, rougir en regardant ma fille, se heurter sur tous les coins, et finir par tomber à la renverse de sa chaise, à force de chercher à s'y donner un maintien assuré. Effrayé probablement de cette mésaventure, Édouard ne revint plus chez moi; six ans s'étaient écoulés depuis sa première visite, lorsque l'autre soir, on m'annonça le comte de R....; à l'instant je vis paraître un jeune homme brillant de grâce et d'élégance; à ses manières pleines d'aisance et de politesse, à sa démarche distinguée, je croyais déjà revoir un des *beaux* les plus en vogue du royaume, lorsque ses jolis cheveux, un peu brunis cependant, un accent étranger, et surtout un de ces regards qu'on ne peut oublier, me firent reconnaître ce même Édouard que j'avais vu si gauche et si timide quelques années auparavant.

Ma surprise fut extrême, en voyant un changement aussi extraordinaire; je cherchai vainement ce gentil Édouard, rempli de fraîcheur, de candeur et de simplicité; cet intéressant jeune homme que j'aurais offert pour modèle aux peintres de Ganimède, pour exemple aux disciples de la sagesse; je ne trouvai que la beauté, l'aplomb, la hardiesse d'un homme de trente ans; rien que six années avaient suffi cependant pour opérer une telle métamorphose. Mais Édouard avait subi le prestige de Paris; sa tournure, son esprit, son cœur peut-être, étaient changés, et maintenant le comte de R...., réputé dans les plus brillants salons de la capitale, peut être offert comme exemple aux plus aimables fats, et sert aujourd'hui de modèle pour porter avec grâce l'*habit français*.

Nous avons cru que ce costume pouvait être agréable à nos abonnées, dans un moment où la cérémonie solennelle

qui s'apprête va nécessiter à quelques personnes en place des toilettes d'étiquette. Le costume de deuil de ville pour les hommes ne différant d'ailleurs de la mode qu'ils avaient adoptée depuis long-tems, que par le gilet, qui se porte en casimir, et en shall, nous remettons au 25 du mois prochain à en faire paraître le dessin.

On commence à employer des blondes et des tulles dans les garnitures et ornemens des robes de deuil : quelques-unes ont au bas du jupon quatre ou cinq rangs de pointes ou *dents de lours* garnies de ruches, en petit tulle noir.

D'autres robes en *gros de Naples* avaient deux garnitures à la *fille d'honneur*, de la hauteur d'environ huit pouces chacune; ces garnitures, placées en sens inverses, c'est-à-dire que les petits volans qui les composaient retombaient les uns à droite, les autres à gauche, étaient posés à une demi-main de distance, et laissaient voir entre deux l'étoffe de la robe.

On voit peu de manches courtes; on se permet seulement pour *dessombrir* le seul costume que se permettent encore de porter les femmes du meilleur ton, d'adopter des manches en crêpe blanc, ou quelquefois même un canezout entier aussi de crêpe blanc.

On voit des chapeaux et des petits bonnets en gaze blanche ornés de fleurs noires, soit en baleine, velours ou plumes. De petits esprits noirs, formant aigrettes, placés avec grâce entre les draperies d'un turban en gaze blanche, forment une des plus jolies coiffures de deuil que nous ayons encore vues, si ce n'est pourtant à une des premières représentations du *Mari à bonnes fortunes*, où nous avons aussi admiré le charmant effet que produisait un turban en crêpe lisse noir, entremêlé de petites plumes noires, dont chaque brin était terminé par des grains de jais : les draperies de ce turban se trouvaient tournées par des torsades en jais.

BEAUX-ARTS.

DIORAMA.

Depuis quelque tems, les amateurs du vrai beau se portent en foule au Diorama, pour admirer le magnifique tableau de M. DAGUERRE, *la vue intérieure de L'ABBAYE DE ROSLYN*, et tous ne peuvent concevoir comment une toile de 45 pieds de hauteur, sur 70 de large, placée à 30 pieds environ de distance, puisse, par l'effet magique de la peinture, produire une illusion aussi complète : illusion au charme de laquelle des artistes ont encore été obligés de céder, lorsque, rentrés dans la salle, ils ont porté de nouveau leurs regards sur ce tableau qu'ils venaient de toucher un instant plus tôt. Cet ouvrage est, à coup sûr, ce que nous avons vu de plus beau au Diorama; c'est la nature prise sur le fait, c'est le *nec plus ultra* de la magie des lignes de l'optique, de la perspective aérienne et des couleurs : en un mot il n'y a réellement pas d'expression pour dire le sentiment d'admiration qu'on éprouve en le voyant.

Après avoir rendu hommage, le moins mal qu'il m'a été possible, à l'œuvre de M. Daguerre, je vais tâcher d'en donner une idée à nos lectrices; avant tout, cependant, je leur dirai un mot de *Roslyn*, et de l'*abbaye* qui porte son nom.

Roslyn est un bourg d'Écosse, bâti sur une hauteur à sept milles d'Édimbourg : c'est le rendez-vous de plaisance des gens de la bonne compagnie; c'est en quelque sorte le *Montmorency* de l'Écosse.

L'abbaye de Roslyn, qui n'a jamais été terminée, est un des modèles les plus curieux de l'architecture du quinzième siècle; elle réunit à la simplicité de son plan l'élégance des formes, la richesse et la variété des détails. Elle fut fondée en 1446 par William Saint-Clair, et bâtie au milieu d'un jardin : la pierre des rochers de Roslyn, espèce de grès rouge, servit à sa construction.

Maintenant, si, comme j'en ai annoncé l'intention, j'essaie de donner la description du tableau de l'abbaye de Roslyn, je dirai que, plus on le regarde, plus on est persuadé avoir devant les yeux une longue nef éclairée à droite par des croisées

en ogives , sans carreaux de vitres , et au travers desquelles on distingue les arbres du jardin. Quelques réparations sont commencées au pavé , et l'on voit çà et là des dalles de pierres destinées à cet effet : des cordages , une manne dans laquelle on a déjà déposé quelques fragmens de matériaux , et divers autres accessoires , ne le cèdent non plus en rien au reste du tableau pour la vérité. Au fond de cette longue nef est une pointe qui laisse apercevoir encore le jardin. Qui le croirait , à moins de se rendre compte de l'effet de l'optique ? Cette porte qui paraît si loin , est cependant le point le plus rapproché du spectateur placé au milieu de la salle , puisque la ligne qui part de cette porte au centre de la salle , est une ligne droite , indubitablement plus courte que les deux lignes d'angle qui partent du même centre aux deux premiers piliers qui sont à la droite et à la gauche du tableau.

Sur notre droite est une autre porte aussi ouverte , à travers laquelle les rayons du soleil viennent animer de tems en tems cette imposante solitude. Je dis *viennent* , parce que cette lumière factice dont les rayons éclairent , s'éteignent , et éclairent de nouveau une petite portion du tableau , est d'une si grande vérité qu'il est impossible de pouvoir supposer qu'elle ne soit pas réellement celle du soleil , à moins d'avoir eu comme moi la preuve du contraire , puisque le tems était couvert lorsque je fus au Diorama.

Presqu'au fond de cet nef , sur la droite , on aperçoit un pilier , ou colonne torse. On dit à Roslyn , au sujet de ce pilier , qu'un maçon qui l'avait d'abord ébauché , était allé à Rome chercher parmi les modèles anciens une inspiration qui l'aidât à le terminer. Pendant son absence , un apprenti qu'il avait , se sentant lui-même inspiré , se hasarda de le finir. Cette témérité fut couronnée du plus grand succès. Le maçon , de retour de son voyage , devint si furieux en voyant le chef-d'œuvre de son rival , qu'il étendit celui-ci mort à ses pieds d'un coup de marteau : ce pilier porte le nom de la colonne de *l'apprenti*.

Quelque chose de très-remarquable dans cette église , c'est l'architecture employée dans sa construction : elle n'est d'aucun ordre , et semble les réunir tous. On remarque aussi dans les chapiteaux des figures d'animaux : un renard , un chien , etc. , singulièrement placés dans un édifice qui , à l'époque de sa

construction, était destiné à la célébration du culte catholique.

L'imitation de cette architecture, le ton des pierres, qui, jadis badigeonnées, sont souvent couvertes de moisissures, produites par les fréquens broquillards de l'Écosse, la dégradation et la distribution de la lumière, tout enfin est d'une vérité au-delà de l'expression, et le spectateur ne cesse de le répéter. Enfin, après avoir été tenté plusieurs fois de demander à descendre dans cet édifice, on s'en va en disant encore, comme quand on arrive : Quoi ! réellement, c'est une toile peinte, posée à plat contre un mur, éclairée seulement par le haut ! Je croyais bien pourtant.... Si M. Daguerre est cause de mon erreur, il est impossible de mieux m'attraper.

C. DE M.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — *Le Mari à bonnes fortunes*, comédie en cinq actes et en vers de M. Casimir Bonjour. Cet ouvrage est à la fois le troisième de ce jeune auteur, et son troisième triomphe. *Le Mari à bonnes fortunes* ! ce personnage dont nous trouvons malheureusement trop de modèles dans les différentes classes de la société, était bien du domaine de la comédie, et nous félicitons M. Bonjour de l'heureux choix qu'il en a fait. Le plus saint nœud de l'ordre social, le mariage, va donc recevoir de ce jeune poète une grande, une juste et utile leçon, dont la morale publique lui saura gré. En effet, combien ne gémit-elle pas tous les jours des nombreux désordres qui naissent de l'oubli des devoirs conjugaux !... mais trêve de réflexions, et venons à l'analyse de l'ouvrage.

Derville, époux d'Adèle, fait la cour à toutes les jolies femmes, au mépris des liens qui l'engagent et de la foi qu'il a jurée. Loin de se faire un scrupule de la violer, il met sa gloire à tromper les autres maris, ses confrères : sa femme essaie de le ramener à ses devoirs par ses prières, et madame Derville, sa mère, par ses remontrances ; mais l'une et l'autre ne peuvent triompher de la fatuité et des espèces de principes du *Mari à bonnes fortunes*. Un jeune cousin, Charles, ingénieur des ponts-et-chaussées, n'a pas pu voir la malheureuse Adèle sans la plaindre, ni bientôt la plaindre sans l'aimer.

Charles garde cependant le secret de son amour dans son cœur; Charles est vertueux, et le sentiment de l'amour chez lui ne peut étouffer celui de l'amitié. Charles possède le portrait d'Adèle; celle-ci le surprend au moment où il le considère, et elle veut le voir: il refuse de le lui montrer; mais Zoé, suivante d'Adèle, va de son propre mouvement dérober ce portrait dans l'appartement de Charles, et Adèle connaît alors toute la vérité.

Madame Derville la mère, témoin de cette scène, sauve les apparences, en disant à son fils que Charles a fait ce portrait pour le lui offrir le jour de sa fête. Adèle, qui veut prévenir tout danger, ordonne à Charles de partir; celui-ci va lui obéir lorsque Derville le ramène chez sa femme, attribuant le départ de Charles à un dépit causé par la rupture d'un mariage que le jeune ingénieur devait faire. Charles va partir enfin, et au moment où il donne un rendez-vous à Adèle, pour lui faire un éternel adieu, il arrive que Derville en a donné un aussi à une dame Franval, femme d'un de ses amis. Le premier au rendez-vous est Derville: il y trouve sa mère qui surveille toutes les actions de son fils, pour empêcher le déshonneur de sa famille. Derville, qui croit sa mère éloignée, revient, et il trouve alors Charles, qu'il plaisante sur l'objet de son amour, dont il veut qu'il lui dise le nom. Adèle, toujours vertueuse, s'avance: Derville s'éloigne, et fait même sentinelle pour son ami. (Il est inutile de dire que c'est ici une scène de nuit.) Lassé d'attendre, Derville est près de surprendre sa femme, mais elle rentre au logis la première. Derville, qui y revient aussi, raconte à sa femme l'aventure de Charles; madame Derville la mère lui raconte sa propre histoire, sans le nommer. Derville, se reconnaissant dans le héros, rougit de sa conduite. Charles part pour les États-Unis, et Adèle, toujours digne de l'amour et de l'estime de son mari, lui pardonne sur la promesse qu'il fait de se bien conduire à l'avenir.

Cette analyse est encore incomplète, nous le sentons bien; mais elle donnera une idée du *Mari à bonnes fortunes*, et de la difficulté que présentait un pareil sujet. Le goût français est extrêmement chatouilleux sur les convenances, surtout lorsqu'il s'agit de situations équivoques, telles que celles où se trouvent Derville, sa femme et le petit cousin. M. Casimir

Bonjour a su vaincre tous ces obstacles, et, en y parvenant, il a fait preuve de beaucoup d'adresse et de talent. Nous ne doutons pas que l'auteur ne fasse bientôt disparaître de son style quelques taches légères que l'on a remarquées à la première représentation : le mérite de son ouvrage l'exige impérieusement.

Cette comédie est jouée avec un grand talent par mesdames Leverd, Desmousseaux, Dupuis, et Dupont qui a fait quelque chose de rien dans son rôle de soubrette, et par MM. Michelot, Firmin et Saint-Aulaire.

THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN. — Mardi dernier *les Alcides Français* ont donné à ce théâtre une preuve de leur savoir-faire. Ces deux hommes sont étonnans et par leur force, qui est prodigieuse, et par la grâce et l'adresse qu'ils déploient dans leurs exercices. Tout Paris voudra voir, à cause d'eux, *la Famille du Charlatan*, folie-parade, composée pour les mettre en scène, et dont l'acteur a été désigné sous le nom de Lefort. A ce nom on pourrait aussi le prendre pour un Alcide, mais il a prouvé qu'il n'en était rien : il n'a pas fait à coup sûr un tour de force.

ANNONCE.

PAR BREVET D'INVENTION.

Jorrine, ou Conservateur de Chaleur, par concentration, pendant cinq heures.

Ce meuble salubre évite les effets nuisibles de l'usage inconsideré des chauffettes ordinaires, où l'on emploie le charbon, la braise, l'huile ou l'esprit-de-vin, matières dangereuses pour la santé et désagréables à l'odorat. La *Jorrine* offre encore l'avantage d'éviter tout danger pour le service des appartemens, bureaux, magasins, théâtres, voitures, etc., puisqu'elle n'est échauffée que par un carreau de fonte rougi. Ce meuble peut aussi remplacer les boules d'eau et les réchauds pour le service de table.

On trouve les jorrines d'appartemens et de table chez l'auteur, rue Poissonnière, N° 35, et à la fabrique de plaques, faubourg du Temple, N° 91.

A ce Numéro sont jointe les Planches 253 et 254.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.